

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

POURIM

11 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Onze questions tirées des cours du Rav Raphaël Benizri sur
Pourim : pourquoi Amalek naît d'une porte qu'on a fermée,
pourquoi le seul livre où le nom de D' n'apparaît pas est aussi
celui qui clôt le cycle des fêtes, et pourquoi une fête qui nous
laisse serviteurs d'un empereur passe devant celle de notre
libération.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pourim

-
- 01** Amalek est né d'une porte fermée
 - 02** Amalek n'attaque que celui qui s'est arrêté
 - 03** Ils ont mangé cachère au festin du roi
 - 04** La reine que l'on destitue pour avoir refusé de paraître
 - 05** Le rouleau ne porte pas le nom de Mordekhai
 - 06** Le seul livre où le nom de D' n'apparaît pas
 - 07** Aman est écrit dans la Torah
 - 08** Chaoul a eu pitié du roi Agag
 - 09** « Si tu te tais, le salut viendra d'ailleurs »
 - 10** Nous sommes encore les serviteurs d'Ahachveroch
 - 11** Les deux hommes du marché qui faisaient rire
-

Amalek est né d'une porte fermée



PRÉSENTATION

Avant de lire la Meguila, on lit le Chabbat Zakhor, le souvenir d'Amalek. Or Amalek n'est pas un étranger tombé du ciel : c'est le petit-fils d'Essav, et sa mère est une femme qui a frappé à la porte des patriarches et qu'on n'a pas laissée entrer.

LA QUESTION

Timna voulait entrer dans la famille d'Avraham et on l'a refusée. Le pire ennemi d'Israël naît-il donc d'un refus des nôtres ?

LA RÉPONSE

Timna a voulu adhérer, s'adressant à Sarah, à Rivka, à Rahel et Lea. Évincée, elle a épousé Elifaz, fils d'Essav — et d'elle est né Amalek.

Elle a voulu se joindre à Sarah, puis à Rivka, puis à Rahel et Lea. Comme elle n'a pas trouvé sa place et qu'elle a été évincée, elle s'est dit : puisqu'on ne veut pas de moi et que je veux à tout prix entrer dans cette famille, je vais prendre la tangente et épouser un des enfants d'Essav. C'est ainsi qu'est né Amalek. Sachez-le bien : chaque fois que l'on met à l'écart, que l'on repousse quelqu'un qui manifeste sa volonté d'entrer dans la voie du judaïsme, on risque de générer à travers lui un antisémite juré.

Pourquoi les patriarches ont-ils jugé ainsi ? Parce qu'ils n'ont pas voulu que ce ver entre à l'intérieur du fruit : ils ont préféré le laisser à l'extérieur, où l'on peut encore lutter contre lui. Les intentions n'étaient pas sincères, et elle risquait d'altérer la Torat avot, l'enseignement des patriarches.

On pose la question : n'aurait-on pas pu éviter qu'Amalek émerge d'un refus de conversion ? La réponse est que tant que la famille n'est pas solidement constituée, y infiltrer un élément étranger, c'est la mettre en danger d'existence.

CONCLUSION DU RAV

Une porte que l'on ferme pour se protéger ne cesse pas d'agir une fois fermée.

LEÇON POUR LA TABLE

Protéger les siens oblige parfois à dire non, et ce non fabrique des rancunes qui durent des générations. Qui avons-nous écarté — d'un mariage, d'une table, d'une décision de famille ? Le refus était-il juste, et la manière l'était-elle aussi ?

Amalek n'attaque que celui qui s'est arrêté



PRÉSENTATION

Amalek surgit la première fois entre la sortie d'Égypte et la révélation du Sinaï : pas de terre encore, pas de Torah encore. Il ne frappe ni avant ni après, mais exactement sur le chemin, à l'endroit où l'on se demande si l'on va dans la bonne direction.

LA QUESTION

Pourquoi Amalek ne se manifeste-t-il jamais quand nous sommes forts, mais toujours au moment où nous nous arrêtons en chemin ?

LA RÉPONSE

« Amalek acher korkha baderekh » ; et le lieu de la bataille, Refidim, de rifion yadayim, le relâchement des mains. Moshe soutenu par Hour et par Yehochoua.

Amalek, c'est le relâchement des mains. C'est lorsqu'on se laisse aller, lorsqu'on baisse les bras, lorsqu'on démissionne, lorsqu'on désespère et que l'on vit un exil de soi : on ne sait plus où aller, on est désorienté, les problèmes nous assaillent et nous n'avons pas la force de les affronter. Amalek est là pour profiter de nos faiblesses. Il attaque un peuple en voie d'être — car un Juif n'est jamais ; il le devient chaque jour un peu plus.

Moshe a eu besoin de Hour d'un côté et de Yehochoua de l'autre pour tenir ses mains levées : Yehochoua qui s'est engagé pour la conquête du pays, Hour qui a lutté jusqu'au sacrifice de sa vie pour que le peuple n'adhère pas au veau d'or. Et c'est ainsi qu'on parvient à affaiblir Amalek sans triompher de lui.

Amalek, c'est nous qui le générons : il n'existe pas dans la réalité si nous ne le générons pas. Chaque fois que, dans l'histoire, une marche a commencé à montrer des signes de lassitude, Amalek a surgi. Ce qu'il faut redouter, ce ne sont pas les ennemis du dehors : ce sont les divisions du dedans.

CONCLUSION DU RAV

On ne le vainc pas : on lui retire la prise qu'on lui avait donnée.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun a quelque part une marche qu'il a interrompue — un projet, une étude, une réconciliation — en se disant que d'autres prendraient le relais. Que chacun nomme la sienne. Et demandons qui, à cette table, pourrait lui tenir les mains levées.

Ils ont mangé cachère au festin du roi



PRÉSENTATION

Nos sages se demandent pourquoi les Juifs de l'empire ont été condamnés à l'extermination. La réponse : parce qu'ils ont pris part au festin d'Ahachveroch. Or ce festin était organisé de telle sorte que chacun mangeait exactement ce que sa loi lui permettait.

LA QUESTION

Si l'on pouvait y manger cachère, où est la faute — et qu'est-ce que l'on avalait, à ce banquet, qui n'était pas dans les plats ?

LA RÉPONSE

« Vehachtiya kadat ein onès » — chacun buvait et mangeait selon sa loi, sans contrainte.

Ahachveroch a même été très rusé : il a permis que chacun mange ce qui lui convenait, sans contrainte, ni sur la nourriture ni sur les vins servis. Les Juifs se considéraient désormais comme des citoyens à part entière de l'empire, et participer aux fêtes nationales était pour eux une manière de montrer qu'ils ne se cloisonnaient pas. Quel mal y a-t-il ? Ils se sont simplement prêtés à l'ambiance, et ils ont voulu la partager.

Manger cachère ne veut rien dire en soi. Vous pouvez manger cachère sans faire de bénédiction avant et après, sans reconnaître, sans sanctifier ce que vous mangez : c'est un terrain glissant. Quand je cherche à manger cachère, je cherche une hygiène spirituelle de ma nourriture, j'établis une distinction entre l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

La faute est là : cette volonté de s'assimiler dans un monde où le bien et le mal sont confondus, où le bien peut se déguiser en mal et le mal en bien. C'est la première faute d'Adam, celle de l'arbre. Et c'est bien sur un arbre qu'Aman finira pendu. On a d'ailleurs servi à ce banquet les objets du Temple, pour montrer qu'ils n'avaient aucune sainteté.

CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui décide, c'est ce à quoi l'on accepte de participer.

LEÇON POUR LA TABLE

On peut tout respecter à la lettre et avoir déjà cédé sur l'essentiel. Y a-t-il des lieux où nous allons, des tables où nous nous asseyons, en nous disant que rien n'y est formellement interdit ? Qu'est-ce que notre présence y approuve, sans que nous ayons rien dit ?

La reine que l'on destitue pour avoir refusé de paraître



PRÉSENTATION

Le roi ordonne à Vachtî de se présenter devant ses ministres réunis pour qu'ils voient sa beauté. Elle refuse. Elle est destituée sur-le-champ — elle qui, nièce de Nabuchodonosor, était pourtant la seule à légitimer le trône de son mari.

LA QUESTION

Le récit s'ouvre sur une femme punie pour n'avoir pas voulu être regardée. Que nous dit ce premier chapitre, où le peuple juif n'apparaît pas encore une seule fois ?

LA RÉPONSE

Dans le premier verset, Ahachveroch ne porte pas le titre de roi ; Vachtî, elle, est nommée Vachtî haMalka.

Tout concourt à dire qu'Ahachveroch n'appartenait pas à la dynastie : il s'est accaparé le pouvoir, et le premier verset ne lui donne pas le titre de roi. C'est de Vachtî qu'il se sert pour assurer la continuité, et il ne la lui reconnaît pas : il la fait appeler pour montrer que ce qui compte chez elle, c'est d'abord sa beauté, et que le reste est accessoire. C'est une atteinte à la personnalité du féminin. À son honneur, elle a résisté, et elle a même affiché du mépris pour cet homme qui n'était auparavant que le préposé aux écuries de son père.

On se met alors en quête d'une nouvelle reine : un concours ouvert à toutes les nations, où chaque culture présente ses atouts. Aujourd'hui cela se traduit par les miss de tel ou tel pays — et c'est toujours le féminin, jamais le masculin. Pourquoi ? Parce que ce qui fait la force d'une culture, c'est la place qu'y occupe le féminin. Plus le féminin y est élevé, plus cette culture oblige au respect. Quand il y a mépris, c'est une conception primitive de la société.

Et c'est ainsi que Rabbi Yehouda haLévi met en garde : ne cède pas à la tentation de la beauté que montrent les autres cultures sans regarder ce qu'il y a à l'intérieur.

CONCLUSION DU RAV

Une civilisation se juge à ce qu'elle exige des femmes, non à ce qu'elle en montre.

LEÇON POUR LA TABLE

Le roi voulait qu'on regarde sa femme ; elle a préféré tout perdre. À quoi mesure-t-on, chez nous, la place réelle des femmes de la maison — à ce qu'on dit d'elles, ou à ce qu'on leur demande ? Et qu'est-ce qui, à cette table, changerait si on le mesurait honnêtement ?

Le rouleau ne porte pas le nom de Mordekhai



PRÉSENTATION

C'est Mordekhai qui découvre le complot, qui alerte le peuple, qui tient tête à Aman, qui finit second du roi. Il est le héros de bout en bout. Et le livre porte pourtant le nom d'une femme qu'on a arrachée à sa maison.

LA QUESTION

Pourquoi le rouleau ne s'appelle-t-il pas Meguilat Mordekhai — et qu'a fait Esther que Mordekhai, lui, ne pouvait pas faire ?

LA RÉPONSE

« Mordekhai haYehoudi michné laMélekh Ahachveroch, gadol laYehoudim, dorech tov le'amo » — la Meguila se referme sur Mordekhai, et l'on n'entend plus parler d'Esther.

Mordekhai a sonné l'alarme, mais celui qui a sauvé le peuple, c'est la femme : c'est Esther, celle qui a sacrifié sa vie à demeurer avec Ahachveroch. Et l'on n'entend plus parler d'elle. Le livre se referme sur Mordekhai devenu l'adjoint du roi — et nous restons, nous, les sujets d'Ahachveroch.

La finalité de tout cycle achevé est fermée par Malkhout, la royauté, qui est du côté du féminin : c'est l'élément féminin qui établit le relais entre les stades de la chaîne. Déjà la marche d'Avraham commence par « tout ce que te dit Sarah, écoute-la » ; la libération d'Égypte est amorcée par la résistance des sages-femmes, et Myriam est une résistante à sa façon.

Esther est restée dans le palais comme un otage : une personnalité juive en otage chez les nations. Parce que c'est elle qui peut recueillir tous les éléments des autres cultures, les filtrer, et les ramener à leur source, comme on le fait dans le sacrifice. C'est pourquoi Esther n'a pas encore achevé son travail : elle reviendra à la fin des temps pour clore ce qu'elle a entrepris.

CONCLUSION DU RAV

Le livre porte son nom parce que son travail, lui, n'est pas terminé.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a dans toute famille celui qui parle et celle qui tient. Qui, chez nous, a payé de sa vie quotidienne ce dont un autre a reçu le mérite ? Et que faudrait-il dire ce soir, à voix haute, pour que ce ne soit plus tu ?

Le seul livre où le nom de D' n'apparaît pas



PRÉSENTATION

On lit la Meguila en veillant à ne pas manquer un seul mot. Et dans tous ces mots, jamais le nom de D'. Il est absent d'un bout à l'autre du récit — ce qui n'arrive dans aucun autre livre, sauf le Chir haChirim.

LA QUESTION

Où se cache le nom qui n'est pas écrit — et pourquoi la fête qui clôt le cycle est-elle justement celle où D' ne se montre pas ?

LA RÉPONSE

« Ve'anokhi haster astir et panaï bayom hahou » — et Moi, Je cacherai ma face en ce jour-là : c'est de là que vient le nom d'Esther.

Il arrive qu'il y ait des éclipses de D'. Nos destins ne concourent pas toujours ; il arrive que nous ne marchions pas devant Lui mais que nous Lui tournions le dos, et dans cette éclipse nous vivons un exil de soi. La Providence se met un masque, on ne la voit pas. Mais ce n'est pas qu'elle n'est pas présente : elle est constamment présente dans la Meguila.

Car chaque fois que nous lisons « haMélekh », le roi, sans autre précision, c'est au Maître de l'univers que le texte fait référence. Nous ne le voyons pas parce que nous n'avons pas les clés de cette vision. Ce que l'on voit n'est pas la vraie réalité : nous avons un négatif en noir et blanc qu'il faut développer autrement pour obtenir la véritable image.

Et c'est pourquoi il faut écouter chaque mot. Quand vous lisez une lettre qui vous est personnellement adressée, dont votre joie dépend, dont votre avenir dépend, et qu'il manque un mot — vous comprenez, quand elle vient d'un bien-aimé.

CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas Son absence qui est écrite, c'est Son visage caché.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous appelons hasard ce dont nous n'avons pas la clé, et abandon ce que nous ne comprenons pas. Que chacun raconte un événement de son année qu'il a d'abord lu comme un malheur. Le relit-il aujourd'hui de la même façon ?

Aman est écrit dans la Torah



PRÉSENTATION

Nos sages posent la question de la même manière pour les deux hommes du récit : Aman, où est-il écrit dans la Torah ? Et Mordekhai, où est-il écrit ? Les deux réponses tiennent en deux mots, et elles se répondent.

LA QUESTION

Quels mots de la Torah portent déjà les noms d'Aman et de Mordekhai — et pourquoi Aman finit-il pendu sur un arbre ?

LA RÉPONSE

Aman : « *Hamin ha'ets acher tsivitikha levilti akhol mimenou* ». **Mordekhai :** « *mor deror* », la myrrhe pure, composant de la kétoret.

Aman, c'est le « hamin » du verset : est-ce de l'arbre dont je t'avais ordonné de ne pas manger ? C'est l'arbre de la connaissance, cette volonté de l'homme de s'imposer par son savoir, comme s'il pouvait tout atteindre, tout comprendre, tout soumettre à la maîtrise de la raison. Et c'est bien sur un arbre qu'Aman est pendu, lui et ses dix fils.

Mordekhai, lui, vient de mor deror — un parfum, et deror veut dire la liberté : un parfum de liberté. C'est un homme capable de se mesurer à toutes les situations et d'affirmer ses convictions face à un monde oppressant qui l'expose à la mort. C'est aussi la myrrhe, composant de l'encens : un homme dont le rayonnement au sein d'un peuple exilé est tel qu'il peut à lui seul sauver la situation.

Et pour peu que nous exploitions en nous-mêmes ce parfum — ce tsélem Elokim, ce souffle divin qui est en chacun — nous pouvons triompher d'Aman, qui est ce qui nous mène à l'autodestruction et nous fait semer autour de nous la haine, la division et le rejet.

CONCLUSION DU RAV

L'un est un fruit qu'on a voulu prendre, l'autre un parfum qu'on peut seulement répandre.

LEÇON POUR LA TABLE

Aman est la part de nous qui veut avoir raison de tout ; Mordekhai, celle qui se contente de répandre une odeur. Autour de cette table, qu'est-ce qui l'a emporté cette année dans nos discussions : le besoin d'avoir raison, ou l'envie de laisser quelque chose de bon derrière soi ?

Chaoul a eu pitié du roi Agag



PRÉSENTATION

La Meguila prend soin de donner la généalogie de Mordekhai : fils de Yaïr, fils de Chimi, fils de Kich. Kich est le père de Chaoul. Or le nom de Chaoul, lui, n'est pas prononcé.

LA QUESTION

Pourquoi taire le nom du roi Chaoul dans l'ascendance de Mordekhai, au moment précis où l'on affronte Aman l'Agaguite ?

LA RÉPONSE

Mordekhai, « ben Yaïr ben Chimi ben Kich » ; et Aman, « ha'Agagui », descendant d'Agag roi d'Amalek.

Chaoul a eu un élan de miséricorde pour Agag, le roi d'Amalek. Et Aman l'Agaguite descend de là. À force de vouloir nourrir de la miséricorde pour un ennemi, cette miséricorde finit par se retourner contre nous, et nous essayons alors le retour en force de cet antisémitisme que nous avons laissé à l'état latent — parce que nous avons estimé qu'il ne fallait pas condamner ce roi à mort et qu'il fallait encore lui donner ses chances de survivre.

Mordekhai, lui, est présenté d'abord comme Yehoudi, de Yehouda, puis comme homme de Binyamin. Nos sages disent qu'il y avait deux tribus limitrophes du sanctuaire, et que le père était de Yehouda, la mère de Binyamin. Le royaume d'Israël s'était affirmé par sa volonté de laïcité, jusqu'à installer deux centres idolâtres, et il fut détruit le premier ; le royaume de Yehouda est resté fidèle à l'enseignement autour du Michkan. Ce sont les deux à la fois qui font la force de cet homme.

Mais avant tout, Mordekhai est celui qui a gardé ses racines présentes dans sa manière de se définir : il n'a pas rompu les amarres avec ses ancêtres.

CONCLUSION DU RAV

La pitié mal placée ne supprime pas l'ennemi : elle lui donne rendez-vous quelques siècles plus tard.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des indulgences dont nos enfants paieront le prix : une chose qu'on n'a pas dite, un comportement qu'on a laissé passer pour ne pas faire d'histoires. Laquelle, dans notre famille, traîne depuis trop longtemps ? Et qui va la reprendre ?

« Si tu te tais, le salut viendra d'ailleurs »



PRÉSENTATION

Esther hésite : on ne se présente pas devant le roi sans avoir été appelée. Mordekhai ne la rassure pas et ne la supplie pas. Il lui répond que le salut viendra de toute façon, mais d'un autre lieu.

LA QUESTION

Si le peuple sera sauvé de toute manière, pourquoi Esther devrait-elle risquer sa vie — et que veut dire « d'un autre lieu » ?

LA RÉPONSE

« Révah vehatsala ya'amod laYehoudim mimakom aher » ; et la réponse d'Esther : « Ka'acher avadeti avadeti ».

Mordekhai lui dit : attention, si tu ne te présentes pas de toi-même, si tu ne fais pas le travail toi-même, sache que le salut du peuple juif viendra d'un autre endroit. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que cela viendra des nations, de l'autre côté. Et de l'autre côté, comment cela se produit-il ? Par une Choa : une menace qui élague la majeure partie du peuple pour n'en laisser en vie que quelques éléments.

C'est à ce moment-là qu'Esther dépasse ses réserves, ses doutes et ses craintes, et qu'elle dit : puisqu'il faut se sacrifier pour ce peuple — ka'acher avadeti avadeti, comme l'a fait Moshe. Je vais disparaître dans ce monde-ci, je vais sacrifier ma part du monde futur pour sauver le peuple juif.

Il n'y a aucun événement qui puisse se produire dans l'histoire sans une messirout néfesh, sans un acte d'abnégation totale, de don de soi. Sans Moshe, il n'y aurait pas eu de sortie d'Égypte ; sans Esther, il n'y aurait pas eu de délivrance de l'antisémitisme juré d'Aman.

CONCLUSION DU RAV

Le salut viendra ; la seule question est de savoir à quel prix, et par la main de qui.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous disons souvent : quelqu'un d'autre s'en occupera. C'est vrai — et c'est précisément là le problème. Quelle est la chose que chacun ici sait devoir faire et repousse en comptant sur un autre ? Que se passera-t-il si personne ne se lève ?

Nous sommes encore les serviteurs d'Ahachveroch



PRÉSENTATION

À Pessah nous sommes sortis d'Égypte et nous sommes devenus libres. À Pourim, le peuple est sauvé, Mordekhai devient second du roi — et nous demeurons les sujets d'Ahachveroch. Pourtant nos sages disent que si toutes les fêtes disparaissaient, Pourim ne disparaîtrait pas.

LA QUESTION

Comment une fête qui nous laisse serviteurs d'un empereur peut-elle passer devant celle de notre libération ?

LA RÉPONSE

« Avdé Ahachveroch anahnou » ; et la règle de Pourim : « ad delo yada » — jusqu'à ne plus distinguer entre maudit soit Aman et béni soit Mordekhai.

Il y a quelque chose que nous avons atteint à Pourim et que nous n'avions pas acquis à Pessah. À Pessah, nous sommes sortis des cultes étrangers, nous avons accédé à la liberté. À Pourim, nous avons dépassé le stade de la connaissance, et nous sommes dans l'au-delà de la connaissance. Là, la présence divine est présente autant dans le bien que dans le mal, autant dans l'impur que dans le pur. Ce qui veut dire qu'Aman lui-même est un acteur placé sur la scène par celui qui maîtrise toute cette pièce — et que les grands tyrans de ce monde sont eux aussi des acteurs.

Comment célébrons-nous cet accès à l'au-delà de la connaissance ? Par un état d'ivresse. Nous laissons la raison de côté, nous ne créons plus de séparations de pensée, nous ne disséquons plus. C'est d'ailleurs pour cela que, lorsque nous proclamons l'unité de D', nous mettons la main sur notre visage et nous fermons les yeux : cette unité, nous ne sommes pas capables de la comprendre, elle est au-delà de la connaissance.

Et si nous portons des déguisements le jour de Pourim, c'est parce que ce sont nos déguisements de toute l'année, nos déguisements de toute notre vie.

CONCLUSION DU RAV

Un jour par an, il est demandé de cesser de trier le monde en bons et en méchants.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous passons l'année à séparer : les gens bien et les autres, ceux de notre camp et ceux d'en face. Qui, à cette table, avons-nous rangé une fois pour toutes du mauvais côté ? Et que verrions-nous de lui si, ce soir, nous ne savions plus le distinguer ?

Les deux hommes du marché qui faisaient rire



PRÉSENTATION

Le prophète Élie se promène dans un marché bondé avec un maître. Celui-ci demande qui, dans cette foule, a part au monde futur. Réponse : personne. Puis Élie se ravise et lui en montre deux.

LA QUESTION

Deux amuseurs publics, au milieu d'un marché, valent mieux que tous les autres. Qu'ont-ils fait que les gens sérieux n'ont pas fait ?

LA RÉPONSE

Le prophète Eliaou au marché ; et le premier enfant d'Israël, Itzhak, celui qui rit ; « Az yimalé sehok pinou ».

Il n'y avait personne, puis Élie lui montre deux hommes qui amusent le public au milieu du marché et qui donnent de l'espoir, de la joie de vivre à des gens affligés, écrasés par les soucis quotidiens. Ceux-là, dit-il, sont bené olam haba : non pas seulement qu'ils y ont une part — cela ne se discute pas pour les autres non plus — mais ils habitent déjà ce monde futur, ils le préparent ici, par cette volonté de dépasser les contingences de la vie.

Le premier enfant juif est Itzhak, celui qui rit. Sarah, à qui l'on annonce un enfant à quatre-vingt-dix ans, rit : parce que ce rire est au-delà de la réalité où elle se trouve et où elle ne peut plus rien attendre. La joie se situe dans l'au-delà du daat, au-delà de l'arbre de la connaissance : quand je suis surpris par quelque chose qui défie tout ce que j'attendais rationnellement, je suis heureux.

Nos sages se distinguaient par l'étude dans la joie : quand ils se fatiguaient, ils se mettaient à rire, à raconter des histoires pour rire — parce que cela leur ouvrait d'autres horizons et les faisait sortir de leurs limites d'interprétation. Mais c'est un rire constructif, jamais celui du mépris, de la dérision ou de la moquerie.

CONCLUSION DU RAV

Faire rire un homme accablé, c'est lui rendre un horizon qu'aucun raisonnement ne lui rendrait.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a ceux qui ont raison et ceux qui font du bien ; le marché n'a retenu que les seconds. Qui, dans notre entourage, porte les autres par sa simple gaieté — et le lui avons-nous jamais dit ? Et de quel rire rions-nous à cette table : celui qui ouvre, ou celui qui blesse ?